

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le roi de la rue

Christine Nadeau

Volume 33, numéro 3, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nadeau, C. (2011). Le roi de la rue. *Lurelu*, 33(3), 77–78.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2011

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Le roi de la rue

Christine Nadeau

77

Enfant, Christine Nadeau aimait raconter des histoires à son plus jeune frère. Après des études en enseignement au primaire et un baccalauréat en administration, elle choisit de demeurer à la maison pour s'occuper de ses trois petits «crapauds». Elle s'implique en tant que bénévole à la bibliothèque de l'école de quartier. Dévoreuse de livres pour les jeunes, elle entreprend par la suite un diplôme de deuxième cycle en littérature pour la jeunesse, qu'elle terminera à l'été. Le gout d'écrire constitue une suite logique de son intérêt pour les livres d'enfance...

Je l'attends tous les matins.

Pourquoi le matin? Parce que c'est le matin qu'il passe devant chez moi! Pardon? Oh! Tu veux savoir QUI j'attends tous les matins. Je te donne quelques indices : cela se produit très tôt, bien avant que ma rue ne se transforme en ruche bourdonnante. CLIC! CLIC! CLIC! C'est le cliquetis des roues de la bicyclette que l'on entend en premier si nous sommes au printemps, en été ou en automne. L'hiver, c'est le craquement des bottes sur la neige les jours de grand froid. Parfois, il siffle ou il chante. Et puis, POC, le choc sourd du journal qui atterrit au bas des marches des maisons. As-tu deviné? Meuh oui, c'est le livreur de journaux!

Tu veux maintenant savoir pourquoi ces gens m'entourent, me félicitent et me prennent en photo? Et si tu me laisses te raconter mon aventure. Parce qu'avec toutes tes questions, je perds le fil de mes idées! Où en étais-je... Ah oui! Mes journées commencent toujours de la même façon. Chaque matin, j'attends le livreur de journaux. Assis confortablement sur le perron, je guette les sons familiers qui annoncent sa venue. Je quitte alors mon repaire et traverse en catimini la pelouse qui sépare ma maison de la rue. Je me faufile sans bruit derrière une allée de buissons touffus qui me sert de cachette, prêt au combat. L'attente n'est pas très longue. Les livreurs de journaux sont tellement prévisibles! Ils suivent le même trajet et s'arrêtent toujours aux mêmes maisons jour après jour. Lorsqu'il arrive près de moi, de l'autre côté de la haie, je m'élance vers lui comme un lion sur sa proie. Si j'ai de la chance, je tombe sur un nouveau livreur. J'adore!!! J'ai droit à une chute de bicyclette ou à une poursuite échevelée sur plusieurs mètres. Ceux qui ont mauvais caractère se vexent et me lancent le journal. Cela m'est égal, car j'arrive toujours à l'éviter. Je le ramasse et le rapporte à la maison. Je suis le roi de la rue!

De retour sur le perron, je jette un coup d'œil à la première page du journal. J'aime regarder les grandes photos couleur. Mais j'ai très peu de temps, car les gens de ma maison se dépêchent de m'enlever mon trophée. Comme si j'allais le déchirer ou le manger!

Il y a quelques jours, un nouveau livreur s'est pointé. Quelle aubaine! On aurait dit une araignée, six pattes en moins, grandeur humaine, pédalant sur une vieille bicyclette aussi grinçante que la corde à linge de la voisine. À chaque coup de pédales, ses genoux frôlaient le guidon. Ses cheveux, de la même couleur que sa bécane rouillée, pendouillaient et lui cachaient la vue. Sa bicyclette avançait en penchant d'un côté, puis de l'autre. J'en avais le mal de mer!

Avant de me mettre à vomir, je me suis décidé. T'ai-je dit que

la haie était trop haute pour moi? Je dois passer au travers. Mince comme je suis, ce n'est pas un problème, mais j'aurais aimé qu'elle soit plus basse. L'effet de surprise serait plus grandiose! Enfin, il n'a pas été difficile de le surprendre avec cette mope sur son visage et ses longues brindilles de foin qui lui servent de jambes. Mon attaque l'a fait tomber de sa bicyclette. Imagine un mélémélo de bouts de ferraille, de jambes, de bras et de roues. De mon côté, j'attendais à une distance prudente, prêt à le poursuivre si l'envie lui prenait de se sauver. Je l'observais défaire ses nœuds. Il a posé ses yeux sur moi. Loin de se mettre en colère, il m'a regardé d'un air doux : «Qu'est-ce que tu fais là, toi?» Sa réaction m'a pris au dépourvu. Comment? Pas de colère! Ni de peur! Ni même d'agacement! Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui? Embêté et un peu frustré, je lui ai dignement tourné le dos, la tête haute. Je mijotais déjà une revanche en retournant m'asseoir sur le perron.

Ce manège a duré toute une semaine. À chaque attaque, la même réponse affectueuse. Chaque jour, il me parlait avec gentillesse, sans me brusquer ni m'approcher. Je ne comprenais pas! Pourquoi agissait-il de cette façon? Hum! Je devais peut-être changer de tactique! Ou de cachette. À moins de l'ignorer? Non! Je ne voulais pas m'avouer vaincu. Pourtant, au fil des jours, ce garçon m'était de plus en plus sympathique et mes assauts de moins en moins forts. Je m'attachais à ce garçon...



Et puis hier, la journée a mal commencé.

J'attendais «mon» livreur de journaux, comme tous les autres jours. Les heures s'étiraient comme de la gomme à mâcher collée sur le bout du nez. Quelle chaleur! Les portes de garage s'ouvraient et se refermaient les unes après les autres. La ruche s'est vidée de ses travailleurs. Le silence s'est installé, dérangé de temps à autre par le glissement du vent dans les feuilles. Le temps chaud et humide me rendait amorphe. Avachi sous mon chêne préféré, je regardais avec indifférence les sacs d'ordures placés le long du trottoir. Il n'y aurait pas de course à obstacles ce jour-là. Pas de sacs déchirés et vidés de leur contenu. Les voisins allaient sûrement s'interroger... et jubiler. Tant pis!

J'attendais mon livreur de journaux qui était en retard.

Le ciel a grondé. Surpris, j'ai levé la tête. Des moutons gris charbon se regroupaient, grossissaient et s'approchaient comme une bête que l'on tire. Je connaissais ces signes du temps. Délaissant mon cocon de fraîcheur, je suis retourné en lieu sûr, sur le perron. Le bruit d'un gros véhicule qui roulait, puis freinait, et qui avançait à nouveau chatouillait mes oreilles. Le camion-benne a tourné le coin de ma rue. En voilà un qui était à l'heure!

J'examinais les premières gouttelettes de pluie disparaître au contact du sol brûlant. Puis, la pluie s'est mise à tomber en cadence, comme des notes de musique. L'averse est devenue orage. La rue, transformée en rivière, était bombardée de grosses gouttes. On aurait dit une avalanche de clous lâchés du ciel. Les roulements de tonnerre et les rafales de vent hurlantes excédaient le grondement du camion.

Bien à l'abri sous le porche, je regardais l'éboueur qui peinait à ramasser les ordures, aveuglé par les bourrasques de vent et de pluie. Une ombre s'est approchée. Elle suivait le mastodonte gourmand, qui avançait, la caisse arrière grande ouverte. J'ai reconnu mon valseur avec sa masse de cheveux mouillés qui lui couvrait les yeux. La tempête le rendait encore plus branlant sur son «deux roues». Une sourde inquiétude s'immisçait en moi. J'aurais pu lui

suggérer une coupe de cheveux, mais le moment était mal choisi. Ce que je redoutais est arrivé. Il n'a pas vu le poids lourd s'arrêter devant lui, il l'a heurté et il a basculé dans la benne.

Deux coups sur le côté du camion.

C'est le signal donné par l'éboueur au conducteur du véhicule pour actionner la caisse de ce poids lourd. Tu sais, cette grosse boîte qui écrase les déchets et qui les rend aussi minces qu'une feuille de papier. Heureusement pour mon livreur, au moment où l'éboueur frappait d'un geste vif la carcasse du camion, un roulement de tonnerre assourdissant a enterré le cognement. Le drame ne s'était pas produit. Pas encore. Je devais agir, et vite! Maudissant l'aveuglement des humains, j'ai foncé à la vitesse de l'éclair vers le camion. HOP! Un premier bond sur un sac d'ordures. HOP! Un deuxième bond, puissant et gracieux, m'a catapulté dans la gueule du monstre, devant l'employé ahuri.

Et voilà! Aujourd'hui, je suis une vedette. La maison bourdonne de monde et le perron s'est transformé en autoroute à l'heure de pointe. Tous sont venus voir le héros du jour, c'est-à-dire moi. On me flatte, on me gratte derrière les oreilles, on me félicite dans un langage très limité : «Meuh oui, meuh oui, t'es un bon chien!» Ah, oui? Ils ont la mémoire courte! Qu'ils attendent le prochain jour de la collecte des déchets, ils m'en reparleront...

Je n'ai pas vu mon livreur ce matin. Impossible de sortir incognito de la maison, mais une «personne charitable» a ramassé le journal. D'ailleurs, on n'arrête pas de le mettre sous mon museau, ce journal. Sur la première page, une immense photographie en couleurs me dévoile, prenant la pose, bien installé sur l'avant-bras de mon livreur encore abasourdi par ce qui lui est arrivé. Au bas de celle-ci, on peut lire : *Un chien de race Jack Russel sauve un livreur de journaux d'une mort atroce!*

Le jacassement des voisins m'agace. Moi qui aime l'action, je désire maintenant retrouver ma tranquillité. Le vedettariat, ça épuise. Et puis, j'ai hâte à demain... pour attendre mon livreur de journaux!